

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Retour à Barbeleuze

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 173-182

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## Retour à Barbeleuze

Je lui dis :

— Au revoir !

Il me regarda d'un œil sévère.

— C'est adieu !

Les collègues de l'abbé Ridard s'étaient rangés sur le perron afin d'assister au spectacle. C'était l'épilogue d'un petit drame de famille.

L'abbé Ridard enseignait depuis trente ans les sciences naturelles au collège de Barbeleuze. Il serait injuste d'attribuer à ces disciplines l'originalité de notre confrère. L'homme était né sous un astre capricieux et les méchantes langues prétendaient qu'un jour d'orage, il avait été frappé par la foudre, à l'insu de ses parents qui l'avaient oublié sous un sapin. Certaines particularités de son caractère donnaient un fâcheux crédit à cette supposition malveillante.

Comme ses élèves s'intéressaient davantage aux marques d'autos et aux championnats de football qu'aux reptiles, il maudissait la jeunesse moderne affligée de goûts pervers. Ces divergences d'opinions provoquaient des conflits aigus entre maître et disciples.

Un matin, l'abbé Ridard trouva sur sa table un serpent en matière plastique. A peine touchée, la bête se mit en mouvement avec un bruit de tank et sa gueule ouverte lança des étincelles.

Cet incident déclencha une telle hilarité que le professeur sortit de classe et n'y revint plus. C'était la fin de l'année scolaire, l'abbé Ridard donna sa démission pour entrer dans le ministère paroissial.

— Je me demande pourquoi j'ai sacrifié mes plus belles années à cette engeance alors que j'aurais pu me consacrer à des tâches plus nobles. Je m'éloigne sans regrets. D'ailleurs remarquez que nos élèves sont de moins en moins intelligents. Le niveau des études sera bientôt celui des écoles enfantines !

Pour ne pas envenimer le débat, nous laissons couler ce flot d'amertume sans relever les exagérations de ces critiques.

L'abbé Ridard s'était trouvé brusquement en présence d'un problème à résoudre : l'acquisition d'un mobilier complet. Il demandait conseil, mais, selon son habitude, il suivait son idée sans tenir compte de nos suggestions. Dépourvu de sens pratique, il affirmait sa compétence dans tous les domaines.

Pour transporter l'étrange collection réunie, il eût été préférable d'utiliser une camionnette. Il requit les services d'un voiturier sous prétexte que le chargement souffrirait moins du voyage. Les meubles et les caisses s'entassèrent sur le pont. Au sommet de l'édifice, il hissa une cage où trois poules tendaient leur cou maigre entre les barreaux.

— Grâce à ces bestioles, je mangerai des œufs frais ! dit-il pour expliquer cette fantaisie.

Il ajouta une corbeille où nichait une dinde immobile.

— Les dindes sont d'excellentes couveuses ! ajouta-t-il sentencieusement.

Dans la remorque, quatre ruches s'alignèrent.

— Vous oubliez la gouvernante ! lança une voix railleuse.

— Au début, je cuisinerai moi-même. C'est un jeu d'enfant.

L'abbé Ridard prit place à côté du conducteur et le convoi s'ébranla au son des clochettes que le cheval portait à son collier.

Des applaudissements saluèrent le départ de cette glorieuse expédition.

De Barbeleuze à Recoleine, il y a une bonne heure de marche. La route suit paresseusement le cours de la rivière, soumise aux accidents du terrain. De hautes falaises boisées cernent un azur limpide entre leurs crêtes vibrantes de soleil.

L'abbé Ridard bercé par le trot du cheval ne songeait qu'à la délivrance dans ce calme paysage baigné d'une verte vapeur surgie des eaux toutes proches.

« Une page de ma vie se tourne. Bonne chance à mon successeur ! Cette paix, ce murmure invisible du courant, l'appel des grives au lieu du vacarme et des cris... Jeunes sauvages, amusez-vous bien ! Je ne verrai plus ton sourire niais, Isidore l'empoté. Je respire un air tout neuf. Ah ! retrouver des âmes simples, la nature. »

Dès que le nouveau curé fut installé, il eut à affronter les difficultés ménagères. Le presbytère était une maison basse à un étage. On accédait au rez-de-chaussée par la cuisine qui se trouvait au niveau du sol.

Les paroissiens ne songeaient pas à doter cette demeure d'un confort dont ils se passaient aisément. Tout s'y conservait dans un état voisin de la pauvreté.

Lorsque l'abbé Ridard eut épuisé la liste des menus que peut composer un célibataire inexpérimenté, il prit ses repas à l'auberge voisine. L'expérience se termina par de violentes crises de foie qu'un jeûne prolongé apaisa.

D'autres ennuis assombrirent encore les premières semaines de son séjour à Recoleine. Faute de soins, les poules se laissèrent mourir de faim. La dinde qui se pavanait sur la route, un chien errant l'étrangla. Des abeilles belliqueuses pillèrent ses ruches affaiblies par le changement.

Ces malheurs domestiques s'accompagnèrent d'autres déboires.

Dans les champs humides qui s'étendent le long de la rivière, l'abbé Ridard avait observé des colonies de fritillaires. Mais, peu sensibles aux merveilles de la botanique, les habitants de Recoleine les avaient fauchées comme de vulgaires pissenlits. Quant aux reptiles, leurs dépouilles mutilées séchaient au soleil.

— Petits Nérons ! s'exclama le curé en songeant aux auteurs de ces méfaits.

Afin d'éclairer ses paroissiens, l'abbé Ridard composa un sermon de circonstance sur les beautés de la Création, le respect des fleurs et l'utilité des serpents. Le prédicateur s'échauffa, gagné par la passion, perdit le fil de son texte, dénonça sans nuances les crimes des profanateurs sacrilèges qui ne songent qu'à leur foin et n'obéissent qu'à leurs instincts primitifs à la vue de ce qui rampe.

Les têtes des auditeurs se levèrent curieusement puis, sous l'anathème, les dos s'arrondirent.

A l'issue de la messe, les hommes et les femmes se regardèrent avec inquiétude, sans exprimer leurs pensées.

En regagnant son logis, le curé s'aperçut d'un changement dans l'attitude de ses ouailles. Leur silence respectueux manquait de naturel, il était une menace plus dangereuse que le chahut des élèves.

Pour chasser les idées noires qui l'envahissaient, l'abbé Ridard résolut de se mettre en quête d'une gouvernante. Douze candidates répondirent à l'annonce prometteuse du journal. Leur bataillon surgit à l'improviste, un matin, à l'arrivée de l'autobus. Elles prirent la cure d'assaut avec un bruit de volière enfiévrée, elles l'explorèrent de la cave au grenier.

Il y en avait de tout âge et de toutes dimensions. Une naine se juchait sur les fauteuils pour examiner les tableaux. Une longue perche, tout en os, heurtait son front aux chambranles des portes trop basses.

— Au secours ! se mit à crier une énorme machine de graisse qui perdait son souffle sur l'escalier de la cave.

La douzième, toujours en queue, répandait une odeur faite d'un mélange d'eau de Cologne et de sueur tiède qui se répandit dans toute la maison comme une exhalaison malsaine de friture. Les jeunes bousculaient les vieilles. Alertée par une exclamation, la bande se précipitait, s'écrasait devant les armoires béantes, les commodes indiscretement violées.

Peu à peu, le babillage se tut, les visiteuses se rassemblèrent dans la cuisine. Leur porte-parole, une matrone barbue, résuma les impressions de l'inventaire :

— Monsieur le Curé, nous avons le regret de vous dire que votre maison manque du confort le plus élémentaire. Il ne nous reste qu'à prendre congé.

Pour dédommager ce personnel défaillant, l'abbé Ridard lui offrit un repas à l'auberge et l'abandonna à son sort. Il avait hâte de se retrouver seul. La tête en feu, les oreilles encore assourdies, il erra dans son habitation qui paraissait dévastée par un cyclone. Quand il eut réparé le désordre le plus voyant, le courage lui manqua pour apprêter des aliments. Il se contenta d'une tartine au foie gras, d'un verre de vin et se livra au sommeil pour fuir le souvenir de cette matinée tumultueuse.

Le lendemain, il résolut de se mettre à la mode du jour et d'augmenter le confort des lieux. Il commanda au hasard un aspirateur à poussière et reçut, par retour du courrier, un puissant appareil capable d'engloutir de menus objets avec un ronflement de gourmandise. Quant aux tapis, il les déplumait avec un consciencieux acharnement et gonflait sa panse d'un riche butin. Manquait-il une clé,

un stylo, une brosse, il suffisait de fouiller le monstre pour retrouver les pièces disparues.

Tout fier de son acquisition, l'abbé Ridard composa une nouvelle annonce avec l'évidente intention de capter la bienveillance.

On cherche gouvernante qualifiée. Petite cure à la campagne. Confort moderne. Vie de famille. Gages à convenir. Place stable.

L'unique réponse qu'il reçut sembla combler ses vœux.

*Monsieur le Curé,*

*Je suis heureuse d'accepter votre offre et de me mettre à votre service. Sûre de remplir les conditions exigées, j'arriverai lundi avec mes effets.*

*Veillez agréer mes sentiments distingués.*

*Jeannette Leriche*

Pour impressionner favorablement l'inconnue, l'abbé Ridard exposa l'aspirateur bien en vue. Sa masse chromée encombra le passage, dès l'entrée.

Un bruit de moteur précipita l'abbé sur la porte. Il recifia la position de sa ceinture, chassa du revers de la main d'imaginaires grains de poussière sur les manches de sa soutane.

Une camionnette s'était arrêtée. Il en descendit une jeune fille toute menue dans son costume tailleur. Elle secoua la tête pour ébouriffer naturellement sa chevelure presque rousse.

— Je suis Jeannette et voici mon fiancé, Gérard Nicod, dit-elle en découvrant son compagnon.

— Ah !

— C'était plus simple de venir en voiture. Nous entrons ?

L'abbé Ridard s'effaça. Il avait le souffle coupé.

— Qu'est-ce que c'est que cette mécanique, Gérard ? fit-elle en désignant l'appareil.

— Un aspirateur, ma chérie.

— Allons-y, dit Gérard. Le plus pénible de l'exercice est achevé. Sur l'escalier, nous pourrons nous reposer à notre aise. Je prends la tête. Vous n'avez qu'à pousser. Hop !

— Je n'aime pas ce bruit de ferraille. Les locaux me paraissent si étroits qu'il suffira d'un coup de balai, par ci par là, pour entretenir la propreté.

— C'est très pratique, hasarda l'abbé.

Jeannette ne l'écoutait pas.

— Puis-je voir ma chambre ?

— C'est en haut. Je vous montre le chemin.

Jeannette riait comme une folle.

— Gérard, prends garde, ne perds pas l'équilibre sur cette échelle de poulailler.

L'abbé Ridard ouvrit une porte qui éclaira le réduit sans lumière sur lequel donnaient les chambres.

— Voici !

— Gérard, regarde cette tapisserie, comme ces bouquets de roses sont ridiculement jolis. La route passe sous ma fenêtre et je n'aperçois que des vergers. Je ne dérangerai que les oiseaux. Gérard, à quel endroit placerons-nous le piano ?

— Un piano ? gémit le curé.

— Oui, j'ai amené mon piano. Gérard vous aidera à le transporter ici. Il s'est pourvu de sangles et de cordes. Je prépare mon diplôme de virtuosité.

— Mademoiselle, je me demande si je ne cours pas une aventure en acceptant votre offre.

— Dissipez vos craintes, Monsieur le Curé. Je ne vous occasionnerai aucun dérangement. Je suis discrète, n'est-ce pas, Gérard ?

— Chérie, comment pourrais-je te contredire. Cet engagement n'est pas un mariage, Monsieur le Curé. Rien ne vous empêche de tenter un essai. Comme je viendrai passer chaque week-end avec vous, je me rendrai compte de la situation.

— Gérard, occupe-toi du piano. Je surveillerai la manœuvre afin que l'instrument ne s'endommage pas aux angles.

Les deux porteurs ajustèrent les boucles des sangles de cuir.

— Je soulève et vous suivez. Hop ! Plus haut ! Doucement ! A gauche ! A droite ! Attention, raidissez-vous ! Le poids tombe sur vous.

L'abbé faillit se faire écraser au cours du déchargement. Ses bras tremblaient, son cœur battait la campagne.

Le piano franchit le seuil de la cuisine et roula jusqu'au bas de la rampe.

— Et maintenant, tenez bon ! En avant ! Plus fort !

L'abbé piétinait le bas de sa soutane. Les arêtes du coffre lui sciaient alternativement les épaules.

— Mieux vaut ne pas s'arrêter, cria Gérard. Donnez encore quelques solides coups de reins. Nous arrivons.

Les marches criaient sous la charge insolite.

— Attention aux roulettes, Monsieur le Curé, s'exclama Jeannette.

Pour redresser l'instrument, l'abbé Ridard s'arc-bouta. Il sentit une douleur atroce dans la nuque. Lorsque le piano fut installé, il constata qu'un torticolis immobilisait sa tête.

— Ce n'est rien, dit Jeannette. Une bonne nuit vous remettra.

— Dieu vous entende, Mademoiselle.

L'abbé se tint à l'écart au moment des adieux.

Le lendemain matin, il s'éveilla avec des jointures et des muscles endoloris. Au retour de sa messe, il constata que Jeannette dormait encore. Elle se montra au milieu de la matinée. La vue de l'ancien poêle à bois la réveilla.

— Cette cuisinière fonctionne certainement mal. Nous n'allons pas nous compliquer la vie. Le réchaud à alcool nous suffira.

Alors commença le martyre de l'abbé Ridard. Jeannette parvint sans peine à simplifier ses fonctions de cuisinière. Les conserves réchauffées au bain-marie et la charcuterie froide se répétèrent avec monotonie.

Les soins du ménage n'absorbaient que peu son temps. Jeannette promenait un chiffon de laine sur les meubles et déplaçait la poussière d'une main rapide.

Comme l'abbé l'invitait à visiter la buanderie, elle dit en souriant :

— C'est inutile, Monsieur le Curé. Je connais l'adresse d'une excellente maison qui s'occupe du lavage du linge. Nous lui confierons le nôtre.

Ce programme de vie permettait à Jeannette de consacrer six heures à son entraînement musical. A longueur de journée, le presbytère retentissait d'un galop lancé à toute allure de gammes ascendantes et descendantes, d'un

tonnerre d'accords, d'une avalanche de traits cent fois repris et corrigés.

L'abbé Ridard bourrait sa serviette de livres et gagnait le bord de la rivière où le poursuivait encore un ouragan de notes.

Le jeudi, il rentra à la nuit tombante.

— Comme je me plais ici ! remarqua Jeannette d'une voix légère. Je travaille sans fatigue. Au prochain week-end, Gérard sera étonné de mes progrès.

— Il n'y aura pas de week-end, Mademoiselle.

— Ah !

— Vous partirez demain matin et votre piano diabolique vous suivra sans retard.

— Monsieur le Curé !

— C'est mon dernier mot !

Un mouvement brusque de la tête rappela au curé que le torticolis tenait bon et la douleur qu'il ressentit le remplit de rage.

— Présentez mes hommages à votre fiancé !

Cette flèche bien ajustée le soulagea et il se retira dans sa chambre.

Jeannette, atterrée, rassembla ses bagages et s'enfuit à l'auberge. Elle ne s'expliquait pas la cause de ce renvoi brutal dans sa candeur naïve.

Il fallut quinze jours à l'abbé Ridard pour retrouver son calme. Il se résigna à continuer ses recherches mais avec une angoisse telle qu'il souhaitait essayer des refus, partagé entre le désir de voir son ménage bien entretenu et la satisfaction de vivre seul.

Une veuve se tenait à disposition. La photographie qu'il eut la prudence de réclamer le rassura. C'était une femme entre deux âges avec un visage serein que des bandeaux de cheveux gris encadraient. Le type de la gouvernante modèle, sérieuse, digne de confiance. Il voulut la rencontrer et la convoqua à Recoleine. La demeure plut à la visiteuse, elle parcourut les chambres, s'intéressa à leur destination.

— Cette pièce est inoccupée ?

— C'est la chambre des hôtes.

— Je m'imagine qu'ils sont rares en ce pays perdu ?

— En effet.

L'abbé Ridard ne soupçonnait pas la surprise que lui réserveraient ces propos anodins.

— Quand pourrez-vous venir ?

— Samedi, dans la soirée.

— Le matin ne serait-il pas préférable ? Vous auriez le loisir de vous installer.

— Il me serait difficile de me libérer.

— Je n'insiste pas. A propos, êtes-vous musicienne ?

— Moi ? Pas du tout. Je chantais faux dans ma jeunesse.

— Tant mieux !

Durant la journée du samedi, il ne tint pas en place. Il se réjouissait de goûter enfin le repos du juste. Le ciel annonçait un dimanche radieux. Le vent frais qui remonte la vallée agitait doucement les saules qui s'argentent lorsqu'un souffle dérange leurs feuilles laquées.

Pour la première fois, l'abbé Ridard respirait un air de bonheur. Il aurait chanté sans la présence de quelques promeneurs groupés devant la poste pour l'arrivée de l'autobus. Il se sentait prêt à reconquérir l'affection de ses paroissiens qui n'oubliaient pas l'affaire des couleuvres et des fritillaires. Il allait modifier le plan de son sermon et amorcer la réconciliation par d'aimables paroles. Les idées s'enchaînaient en son esprit avec une extraordinaire lucidité.

Le car postal stoppa. Il ne contenait que trois personnes. La gouvernante apparut, les mains encombrées de valises.

— Me voici ! dit-elle, rayonnante d'allégresse.

— Je vous souhaite la bienvenue.

L'abbé Ridard la soulagea d'un colis.

— Approchez-vous, fit-elle en s'adressant à deux garçons qui portaient une petite malle. C'est Monsieur le curé de Recoleine.

— Qui sont ces enfants ?

— Les miens ! J'avais oublié de vous avertir que je les amènerais. Ils tiendront peu de place. Nous les logerons dans la chambre des hôtes qui est rarement occupée.

Pour éviter une explication en public, l'abbé gagna vivement la cure.

— Vous connaissez les lieux. Je vous laisse.

De sa chambre, il entendit les voix des garçons irrités parce qu'ils ne disposaient que d'un lit. Elles couvraient celle de la mère qui essayait en vain de les apaiser :

— Chut ! Demain, nous arrangerons cela.

— Demain ! murmura le curé de Recoleine.

Il tourna dans sa chambre comme un automate, le regard absent. Ses mains tremblantes choisirent quelques objets dont il garnit sa valise de voyage. Il se coiffa d'un béret basque, jeta une pèlerine sur ses épaules, sortit à pas de loup et ferma la porte à double tour.

Il s'en alla sur la route déserte, les yeux levés vers une coulée de ciel laiteux. Il comptait les étoiles :

— Une, deux, trois...

Il y avait tant d'étoiles qu'il se perdait et recommençait à la manière d'un enfant têtue :

— Une, deux, trois...

Je fus réveillé au milieu de la nuit par la sonnerie du téléphone.

— C'est moi, Ridard.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai dû m'absenter brusquement. Je te raconterai plus tard. Je suis si fatigué. Veux-tu me remplacer, demain, à Recoleine ? Demain... Oui, l'autobus arrive à temps pour la messe. Demain, c'est un autre jour, sans coulevres, sans fritillaires. Je n'ai pas réussi à compter les étoiles. Quand on change de séjour, c'est encore la même chose. C'est le cœur qu'il faut changer. Les étoiles parlent un langage divin. Demain sera plus beau qu'aujourd'hui. Tu avais raison, c'était un au revoir.

La communication s'interrompt sur ces mots pleins de sens profond et de mystère. Cette divagation m'inquiétait sans que je pusse tenter une démarche utile en faveur de mon confrère. Je pris le parti de dormir.

Mon passage à Recoleine m'apprit les humiliants échecs de l'abbé Ridard. Je le retrouvai dans sa famille, abattu, désorienté.

Il prit ma main. Avec un humble regard d'écolier soumis, il me demanda à mi-voix :

— Y a-t-il encore une place libre à Barbeleuze ?

Edgar VOIROL